

D'UN MOMENT A L'AUTRE

Mireille Cifali

J'éprouve une sensation de vertige lorsque je considère ma posture. Dans son article, Willie Hoffer tente de tracer un bilan des quarante premières années de dialogue entre psychanalyse et éducation. Il me reviendrait aujourd'hui de prendre cette même position et de poursuivre sa réflexion en y ajoutant les soixante suivantes, donc de mesurer en quoi son bilan est ou n'est plus le nôtre : avec quelles réussites, quels échecs, ou quel reste, quelle perte ? Historiens du passé proche, nous savons les risques d'une telle position : encore trop dedans pour mesurer ce que l'histoire des idées retiendra ; trop impliqués dans ce qui est devenu des convictions pour voir venir le côté d'où elles seront défaits. J'aurais aimé répondre aux espoirs esquissés par Hoffer, lui confirmer que certains se sont effectivement réalisés. J'ai bien peur de n'être encore que dans le doute et l'interrogation. Le regard sur l'histoire de ceux qui sont venus avant nous est bénéfique pour notre pensée, nous permettant de cerner nos dettes et nos filiations, nous rendant attentifs à nos insuffisances. Hoffer évoque des personnages qui sont également mes références : August Aichhorn, Hans Zulliger, Vera Schmidt, Erik Homburger Erickson, Siegfried Bernfeld, pour ne pas évoquer les plus célèbres Anna Freud, Mélanie Klein, Hermine Hug-Hellmut, et même Oscar Pfister. Ces personnages continuent-ils de faire référence pour notre présent ? La réponse risque d'être, à mon sens, dans la nuance, nous contraignant surtout à nous situer.

Dans ce débat, je ne pourrai pas suivre Hoffer dans ses propos autour d'une clinique des adolescents : je laisse aux praticiens le soin de prendre en considération ce qu'il leur renvoie par ses mots venant du passé. Je me contenterai d'interroger ce versant d'une psychanalyse qui, avec la collaboration d'autres professionnels, pourrait améliorer, réparer et même prévenir, en un mot qui pourrait exercer une influence bénéfique en soulageant la souffrance psychique, en prévenant dommages et traumatismes.

1. La mesure du succès, la déploration de l'échec

Je ne crois pas avoir lu de textes traçant un bilan historique, qui ne soient tendus par ces termes : espoir, collaboration, résistance, échec, intervention d'une extériorité mettant un terme à une expérience prometteuse. Hoffer ne peut s'empêcher au détour d'une phrase de rêver d'un succès et d'être déçu que sa génération n'y soit parvenu. Beaucoup après lui tiendront ces mêmes propos. Existe-t-il une alternative à ce mouvement qui aboutit à une déception ? Sur ce point, Freud peut nous aider, il a fait - sans le savoir - œuvre d'interprétation pour les générations qui vont lui succéder, avec sa boutade sur les trois métiers « impossibles » - soigner, éduquer, gouverner - dont nous ne pouvons attendre qu'un « succès forcément insuffisant ». A mon tour j'ai tenté d'interpréter cette boutade, qui fragilise notre succès.

« Succès insuffisant »

Dans son texte de 1937, Freud associe en effet les trois métiers au fait que, pour chacun d'eux, « on peut d'emblée être sûr d'un succès insuffisant ». L'impossibilité serait attachée à la finalité, à l'absence de réussite au regard des objectifs. Quelque chose vient déjouer les plans, le succès final est aléatoire. Tout son article de 1937 tourne autour de la problématique de la « fin de l'analyse », autour de la grande inconstance des résultats même si on ne vise ni la guérison, ni

la perfection psychique, ni le bonheur. Certes, la « fin » peut être pensée théoriquement, mais dans la pratique, elle semble irréalisable. Le succès n'est pas assuré, Freud en décèle les causes autant dans la constitution du psychisme que dans le psychanalyste trop humain dont dépend l'issue de l'analyse.

Deux interprétations sont pour moi envisageables : soit cette imperfection provient de la jeunesse de la psychanalyse, soit elle doit être comprise comme l'un de ses caractères intemporels; ou bien ce succès insuffisant se donne comme un échec à réduire, ou bien il relève d'une qualité à préserver. Dans son article, Freud ne cesse d'évoquer la première de ces hypothèses : peut-être n'en sait-il pas encore assez; peut-être que, plus tard, lorsqu'on n'en sera plus aux balbutiements, cette particularité s'estompera : un succès assuré est alors reporté sur le futur, l'inconstance actuelle mise sur le compte d'une construction théorique encore mal assurée. Il y a de cela dans les propos modestes, voire précautionneux de Freud.

Pendant, en apposant la psychanalyse aux deux autres métiers « impossibles »- éduquer, gouverner - c'est comme s'il ne pouvait se défaire complètement de l'idée que ce succès insuffisant est une donnée incontournable. Il assure que c'est d'emblée que nous sommes certains d' « échouer », pour reprendre le terme fort. Au fond, si la fin est toujours incertaine, le succès insuffisant est en revanche prévisible dès le départ; la déception et l'impuissance sont au commencement. En faisant porter l'impossible sur la finalité, il confronte l'acte de la psychanalyse à une non-finitude fondamentale, constitutive en quelque sorte. Les deux autres métiers connus de plus longue date participeraient de la même impuissance, la psychanalyse suivant leur trace.

En fait, il convient ici de se demander si la plaisanterie sur les trois métiers impossibles, un jour, n'aura plus de pertinence, ou si elle est condamnée à resurgir indéfiniment. Un tel choix est très certainement philosophique. Je ne m'y dérobe pas. Je propose que c'est seulement dans le registre d'une positivité ignorante que l'impossible est reçu comme une blessure narcissique, comme un défaut; il nous suffit de lire les très belles pages de Maurice Blanchot dans son ouvrage *L'espace littéraire* pour s'en convaincre. Lorsque Blanchot pense la « littérature et l'expérience originelle », lorsqu'il cerne les caractères de l'oeuvre d'art, ses mots font irrésistiblement écho aux nôtres. Lui aussi évoque cet impossible de l'oeuvre. L'écriture n'advient que par cette impossibilité qui « n'est plus privation mais affirmation ». Elle est puissante dans l'acceptation de son impuissance à aboutir. « L'oeuvre pour l'artiste est toujours infinie, non finie », affirme-t-il en reprenant la pensée de Paul Valéry qui définissait ainsi la maîtrise dans l'art : c'« est ce qui permet de ne jamais finir ce qu'on fait. Seule la maîtrise de l'artisan s'achève dans l'objet qu'il fabrique »; l'oeuvre, elle, est « cet événement singulier qui se dévoile comme n'appartenant pas à la maîtrise de l'accomplissement ».

Blanchot dénoue les fils de l'art, cette passion subjective pour l'absolu. La communauté de sa pensée avec la nôtre n'est pas hasard : il parle d'une oeuvre d'écriture, nous parlons d'une oeuvre de chair et de sang, d'une oeuvre vivante. Comment aurions-nous la prétention d'atteindre sa finitude, alors que tout artiste a depuis longtemps compris l'impossibilité d'un tel achèvement ? La tension de notre acte vers la construction de l'autre n'a de sens que si l'impossible demeure son horizon. Si cet « impossible succès » concerne la psychanalyse dans l'espace de la cure, il est redoublé lorsque nous envisageons son application à l'éducation.

Renoncement

Sur plusieurs plans nous avons ainsi à renoncer. D'abord il n'existera jamais de

succès d'ensemble. Si la psychanalyse touche à la construction de l'humain dans sa dimension psychique, il ne peut pas y avoir de succès global, mais que des succès locaux, avec tel ou tel enfant, adolescent, avec telle ou telle classe. Le succès ne saurait être généralisé. Croire en un succès général et définitif est pour moi un contresens : nous le savons aujourd'hui. Nous avons dû faire le deuil de cet espoir, sans pour autant renoncer à agir. La construction psychique est dépendante du contexte historique, des événements traversés, des idéologies, d'influences diverses ; la pathologie ne cesse d'évoluer ; fabriquée par de multiples facteurs, elle se traduit par des difficultés particulières d'exister et de se lier aux autres et au monde. Même si nous pouvons influencer positivement un versant, nous ne pouvons maîtriser les autres. De plus nous sommes toujours surpris des effets pas toujours bénéfiques de nos actes, alors même qu'ils semblaient être portés par une juste intention. Nous échouons à transformer de fond en comble, à aboutir à du « définitif à jamais ». Comme l'artiste, nous échouons et en même temps réussissons ; nous sommes condamnés à échouer pour réussir.

Peut-être même devrions-nous renoncer à penser en termes de succès et d'échec. Mais continuons tout de même un instant : avons-nous aujourd'hui réussi mieux qu'aux temps d'Hoffer, mieux qu'aux temps de Freud, y a-t-il eu évolution ou involution ? Que chacun réponde. Pour moi, sincèrement, je ne pourrais soutenir qu'Hoffer a réalisé un bilan mitigé et que le nôtre est bien meilleur. Nous nous confrontons, en revanche, aux mêmes butées et savons peut-être un peu mieux que nous sommes enchaînés à une nécessaire répétition sans que pour autant nous en soyons découragés. Toute avancée dans le savoir produit et du bien et du mal, invariablement. Notre lutte est de procéder à des avancées, puis d'accepter de nous préoccuper de ce qui a été produit comme négatif.

2. Prévention, évitement

Hoffer consacre toute une section à « l'application préventive de la psychanalyse ». Il interroge sa capacité à traiter non seulement des échecs mais surtout à les prévenir, à empêcher, à minimiser « les effets traumatiques de l'éducation sur les enfants ». Alors ? Avons-nous prévenu ?

Nous en savons davantage des processus, des effets, des constructions psychiques aujourd'hui qu'hier. Hoffer prétendait d'ailleurs la même chose. Mais avons-nous transformé l'éducation au point d'en faire une éducation préventive ou tout au moins une éducation qui aide à la prévention ? Des générations d'analystes s'y sont risquées, avec Françoise Dolto en dernier lieu. La psychanalyse a-t-elle influencé la conception sociale de l'humain ? Oui, son influence est aujourd'hui partout et nulle part, elle peut même se retourner contre elle. Où s'arrête cette influence, la vérité de notre savoir exerce-t-elle forcément une bonne influence, la psychanalyse a-t-elle pu être pervertie dans la mission, l'a-t-elle été davantage encore lorsqu'elle s'est risquée hors de son cadre thérapeutique, y a-t-il un juste de la psychanalyse et une possible déviance ? ... Nous ne pouvons fuir ces questions, elles nous talonnent, constamment.

Question suspendue

Reprenons. Dans son influence sociale, la psychanalyse a-t-elle fait œuvre de prévention ? Posée ainsi, c'est une question à laquelle il me semble impossible de répondre. Je peux en effet répondre « oui », et immédiatement un « non » apparaît. La réponse la plus juste serait peut-être d'avouer que je n'en sais rien ou que c'est : et « oui » et « non ».

Passons au plus proche. Si je me pose la question à moi-même, que puis-je soutenir ? J'ai certes tenté avec des enseignants, des soignants, des éducateurs, de mettre des mots sur des réalités psychiques en jeu dans les gestes professionnels ; j'ai passé mes vingt ans d'enseignement en cours ex cathedra ou en séminaires à chercher une parole de compréhension, d'interrogation, d'interpellation, à tenter une parole interprétante des dimensions relationnelles et inconscientes, mais ai-je la prétention de prévenir ? Je ne crois pas avoir jamais utilisé ce terme dont je me méfie effectivement en matière psychique. Pourtant, par mes mots de compréhension, par une mise en mouvement de leur pensée dans l'agir, par cette interrogation du soi professionnel dans son rapport au monde et à l'autre, j'ai tout de même cru minimalement que mes mots de compréhension, d'interprétation ne feraient pas de mal, qu'ils permettraient même à certains, un jour ou l'autre, de s'arrêter au bord de la destruction, de retrouver les forces de vie lorsque les forces de mort risquent de l'emporter. Je n'ai pas transformé pour autant les actes professionnels de manière à ce qu'ils ne causent pas de traumatismes. Non, les paroles ne suffisent pas, les mesures non plus. La lutte entre les forces de mort et les forces de vie se joue des protections, du « bien intentionné » pour resurgir toujours différemment : à côté, là où on ne s'y attendait pas. Je n'ai pas le pouvoir de prévenir, juste celui d'accompagner.

Je m'efforce certes de maintenir la manière dont la psychanalyse définit le sujet dans le monde : non pas par une sur-psychologisation, mais par une tension maintenue entre des contraires : conscient-inconscient, vie-mort, amour-haine, liberté-soumission, création-destruction, dépendance-autonomie. Je m'efforce de les tenir ensemble, et d'œuvrer pour que chacun puisse développer une pensée, affronte l'ombre sans la rejeter, ne prenne pas l'autre comme un ennemi à abattre et sache aussi se protéger. Je m'efforce, et je recommence.

Butées

Aujourd'hui il y a beaucoup de spécialistes de l'enfance et de l'adolescence, et pourtant j'ai le sentiment que les conditions minimales pour vivre son enfance et son adolescence ne sont pas davantage assurées : adultes en fuite, villes excluant les jeux, travail mangeant le temps, fatigue rendant lâche... Avons-nous prévenu la violence ? Les abus sexuels ? Les névroses ? Les psychoses ? Quelles statistiques pourraient nous répondre ? J'ai tenté de comprendre notre rapport à la violence : certes davantage de personnes rejettent la violence, mais paradoxalement cette intolérance provoque notre incapacité de répondre à la violence de certains humains et de ce fait nous l'accréditons. Nous avons combattu la violence dans l'éducation, mais le respect qui s'est développé peut venir paralyser notre action et à force de ne pas faire violence, nous laissons l'autre à sa toute-puissance. Nous avons privilégié la parole comme mode de résolution de nos différends et comme processus thérapeutique, au point de produire parfois une parole bavarde et d'associer le « taire » à une lâcheté. Nous avons combattu les abus sexuels, mais les victimes n'en sont pas forcément sauvées après l'aveu, etc.

Il n'est pas rare que j'entende aujourd'hui un discours qui souhaite prévenir les enfants du choc de se savoir mortel, avec des professionnels parfois horrifiés parce qu'ils ne sont pas écoutés, que ceux qu'ils tentent d'avertir n'en veulent rien savoir et rejettent sur d'autres une expérience qui ne les concerne pas. Je me fâche, un peu. Peut-on prévenir la vie et ses épreuves ? Aussi, au lieu de croire que prévenir est le remède, je tente évidemment de dire que nous pouvons certes mettre des mots avant que l'épreuve ne survienne, mais qu'il s'agit surtout

d'accompagner au moment où l'épreuve est inéluctable pour que celle-ci ne détruise pas, qu'elle soit traversée avec les changements nécessaires, malgré la souffrance, long tunnel dont on ne sait quand il prendra fin.

Sans fin

Ma seule certitude aujourd'hui : chaque génération est mise devant les questions posées par Hoffer, et chaque génération est obligée de constater qu'elle ne peut répondre avec assurance, obligée de se confronter à l'envers de son positif. La psychanalyse, comme Michel de Certeau le soutient, ne peut être qu'altérante et altérée, toujours en mouvement, toujours fabriquant et étant fabriquée, toujours dans le monde et transformée par ce monde. Certains peuvent le regretter, et penser que la psychanalyse doit rester avant tout et seulement dans l'espace de la cure, être une thérapeutique qui traite, mais ne cherche pas à prévenir. Cette posture, Freud n'a pas pu la tenir en son époque, lui qui voulait que la psychanalyse féconde d'autres domaines des sciences humaines. Qu'aurait-il tiré comme conclusion de nos actions et leurs résultats, de l'influence de la psychanalyse dans le monde et son destin, nous ne le savons pas. Heureusement et malheureusement. Il nous faut réfléchir pour notre présent, et construire notre jugement par nos propres moyens.

Nous sommes condamnés à chercher à améliorer, à transformer, sans se leurrer sur les effets et la disparition des symptômes. Nous avons à chercher à épargner, à protéger sachant que le négatif n'est pas forcément destructeur. Est-ce du pessimisme ? La question du pessimisme et de l'optimisme traverse l'histoire des rapports entre la psychanalyse et l'éducation, le texte d'Hoffer n'y échappe pas. « Vous êtes pessimistes ? » nous dit-on souvent. Oui, si cela revient à nommer les réalités vécues comme négatives - la haine, la destruction, l'impuissance, la mort - comme des réalités humaines. Oui car il n'y a pas de solution d'ensemble, de recette, de manière de s'y prendre a priori juste. Non, nous sommes optimistes, car nous engageons chacun à se confronter au négatif pour que celui-ci ne triomphe pas, nous tentons de faire reconnaître et accepter la nécessité de toujours recommencer, d'accompagner chaque génération pour qu'elle puisse prendre sa place. Je clame par conséquent que je suis optimiste non dans les solutions d'ensemble mais dans les capacités de l'humain à combattre l'inhumain en lui.

3. Mauvaise influence

L'extérieur - événements historiques, défaites politiques, autorités scolaires, interventions externes... - est souvent perçu comme ce qui fait échouer, se met en travers, arrête les meilleures intentions psychanalytiques. Hoffer l'évoque également. Jeanne Moll a travaillé avec grande justesse cette irruption du social dans l'histoire d'une pédagogie psychanalytique. La montée du nazisme a été considérée par les pédagogues analystes de l'époque comme leur défaite. Qu'avaient-ils omis pour que la guerre l'emporte, que le fanatisme et la mort resurgissent et anéantissent les efforts qu'ils croyaient avoir réalisés afin que les pulsions agressives se subliment et trouvent d'autres routes que celles de la destruction réelle d'un autre haï ? Ce fut pour eux encore une déception, mais pouvait-il en être autrement ?

L'empêcheur

Cette propension à rendre responsable - même ne serait-ce qu'en partie - une extériorité sociale me paraît piégeant. Que la réalité sociale fasse résistance, qui pourrait s'en étonner ? Que nous ayons continuellement à recommencer, en

tendant de déplacer cette résistance ? C'est vraisemblable. Mais nous ne sommes pas dans un vrai et un bon psychanalytique, l'extérieur faisant office de mauvais.

Cette manière de raisonner est cependant encore diablement présente dans nos discours. Nous avons très certainement encore à l'interroger. Une telle posture résulte souvent du fait que l'articulation entre psychique et social est négligée par certains psychanalystes, qui s'intéressent au sujet dans son rapport à lui-même. C'est d'autant plus prégnant pour ceux qui s'essaient à articuler éducation et psychanalyse. Le social surgit et demande à être intégré dans les actes quotidiens et les projets. Je glane pour ma part des repères chez des psychanalystes ou des penseurs qui cherchent à comprendre l'influence réciproque du psychique et du social, par exemple dans les travaux d'Eugène Enriquez.

Concevons-nous encore tel Hoffer, le social comme ce qui vient là pour mettre fin aux justes tentatives ? S'en tenir à cette version des faits provient d'une psychologisation du social, d'un clivage entre le bon et le mauvais qui me paraît de mauvais augure. C'est manifestement sur cette articulation que chaque thérapeute bute.

La tentative d'Aichhorn

A cette articulation, Aichhorn - à qui se réfère Hoffer - ne cesse de nous y confronter. Pour Freud, la question qu'aborde Aichhorn, relève d'un problème général : « Quelle influence éducative peut-on exercer sur les jeunes asociaux ? » Elle ouvre le chapitre des rapports de la psychanalyse avec le social. Nous entendons aujourd'hui, de plus en plus, des thérapeutes bouleversés parce que leur espace professionnel est envahi par le « social ». Avec une question souvent angoissée : que faire ? Lorsqu'il se trouve face à un problème psychique, le thérapeute a en arrière-fond son analyse pour s'y repérer. Il sait travailler pour se maintenir à la juste distance. Il connaît ses implications psychiques, l'écho des difficultés de l'autre sur lui-même. Il sait travailler ses propres résistances. Mais lorsque surgit un « réel social », c'est comme si ses techniques ne fonctionnaient plus si bien ou plus de la même façon. Peut-il entendre la faim au même titre que le jeu de mots ? Il peut éprouver, face à la difficulté sociale de l'autre, le sentiment de son impuissance, de sa vanité.

Pourtant la psychanalyse ne nous a pas laissés vides de repères par rapport au social. Nous rejoignons des questions que des générations de psychanalystes en Europe ou ailleurs ont dû poser. Aichhorn est l'un de ceux-là. Entre son époque et la nôtre, il y a peut-être des ressemblances, dans la prégnance du social et son rejaillissement sur le psychique des sujets. Rejoindre leurs expériences, se souvenir, nous permet de renouer avec une psychanalyse en actes, et des possibles que nous avons parfois oubliés.

Aichhorn travailla en un moment de crise, mais ses manières de procéder peuvent nous donner à penser pour créer des lieux structurants. La psychanalyse n'est pas sans voix quant au lien social et au vivre ensemble. Les psychanalystes qui travaillent aujourd'hui dans l'école maternelle, par exemple comme Francis Imbert, le font précisément dans l'articulation entre le psychique et le social. Dans la suite d'Aichhorn, il a été reconnu que le groupe, les dispositifs, les médiations mis en place par les adultes sont les substrats indispensables pour qu'un enfant en grandissement trouve de quoi se repérer sans être pris dans les pièges de la séduction ou du rejet.

La psychanalyse a traversé des circonstances historiques dramatiques, elle en a

élaboré des solutions originales. Elle s'est forgée au fil du temps une tradition, avec ses formes et ses normes. Elle est condamnée, comme toute théorie et comme toute pratique, à évoluer. Elle le fera aussi dans les risques pris avec des populations hors atteinte de son dispositif classique, c'est du moins ma conviction.

Influence sociale de la psychanalyse

La psychanalyse fait maintenant partie du social. Elle l'influence et en est influencée. Elle est obligée de tenir compte de l'évolution qui se tient à partir de cette influence, pour en traiter les effets négatifs. En envahissant le champ social, la psychanalyse a contribué à créer de nouvelles difficultés. Pour certains, de telles dérives proviennent de ce que le psychanalyste ne s'est pas contenté de rester dans l'espace de la cure, qu'il a voulu intervenir dans le quotidien des personnes et de leurs activités, avec les malentendus, généralisations abusives et fausses interprétations que l'on connaît. Le repli sur son espace premier est peut-être pour tel ou tel psychanalyste une solution personnelle, mais ce n'est cependant pas une position tenable socialement. La psychanalyse n'est pas une affaire privée; ses ouvrages sont accessibles, journaux et média s'y réfèrent.

Il ne reste plus alors - comme bien d'autres l'ont déjà fait - qu'à s'engager, en se souvenant de la position occupée par la psychanalyse dans un autre domaine; comme l'avance Michel de Certeau, elle fait oeuvre d'altération, provoque la surprise : elle tient un discours autre que l'habituel. Lorsque nous intervenons, nous avons donc à apprécier le risque d'une personnalisation à outrance, et à nous situer résolument dans la contradiction : nos gestes se heurtent à leur contraire, ont parfois des conséquences surprenantes. Si nous ne prenons pas la dimension culturelle et politique de nos problèmes, nous risquons en effet de ramener à soi ce qui ne nous appartient pas en propre. Restituer la dimension culturelle des problèmes rencontrés, ce n'est pas dévaloriser le travail de l'intériorité, mais empêcher que chacun ne s'enferme en soi-même; ce n'est pas nier la part prise dans nos actes, mais la relier à un ensemble social.

Aujourd'hui, ce sont des réalités telles que le groupe, l'institution, le pouvoir, la collaboration, le lien social, l'éthique de la discussion et de la responsabilité que nous ne saurions ignorer. Quotidiennement, il nous faut contextualiser les phénomènes vécus, les inscrire dans un mouvement, une tendance et une histoire, en entreprenant un travail de compréhension - psychique et sociale - avec les personnes concernées. Ce travail permet alors à quelques-uns de supporter ce qu'ils perçoivent souvent en premier lieu comme une régression et de sauvegarder les groupes où il est parfois si difficile de rester ensemble. De ces multiples rencontres se dégage alors au moins de l'étonnement.

4. Collaboration

Psychanalystes en travail avec des éducateurs : une telle collaboration a toujours été espérée, et invariablement déçue. Hoffer met ses espoirs dans la collaboration entre les professionnels, entre ceux qui sont concernés par l'enfant. C'est un leitmotiv que j'ai trouvé dans des textes datant des premiers essais entre psychanalyse et éducation : dans ceux de Freud, mais aussi de médecins voulant s'occuper d'éducation. C'est un appel : l'espoir que lorsque cette collaboration sera possible, alors ... Et c'est toujours à nouveau une déception. J'ai analysé cette plainte endémique.

Blessure

Plusieurs adultes entourent un enfant, ils font leur métier, tentent de le faire

bien, occupent des statuts différents, et chacun d'eux peut céder à une toute-puissance thérapeutique ou pédagogique s'il ne reconnaît pas l'autre adulte dans la fonction qu'il assume. La psychanalyse peut-elle intervenir pour que ces métiers comprennent l'intersubjectivité de leurs actions, réfléchissent leurs actes afin de pouvoir mener la mission qui est la leur ? Entre un psychanalyste et ces autres métiers agit parfois un « transfert négatif » où le mal est projeté sur les actes et les intentions de ceux qui n'appartiennent pas au champ thérapeutique : « Ils seraient dans le trauma, la passion, l'aveuglement, la violence, ils s'y prendraient maladroitement ... ». Les métiers qui côtoient l'enfance sont pris dans bien des dilemmes, génèrent des idéologies défensives. Un professionnel fait certes des efforts pour garantir ses actes, en chercher la rationalité. Il souhaite être dans le juste et évacue ainsi ses parts d'ombre, il a souvent de la peine à traiter la question du mal, non pas dans l'autre mais dans ses propres actions. Il se confronte répétitivement au clivage entre acte et discours, accepte difficilement l'ambivalence de ses gestes et sentiments; il croit aux valeurs positives censées le protéger du mauvais, et rejette le conflit pour investir amour et altruisme; il glorifie les différences mais préfère n'être qu'avec ceux qui lui ressemblent. La tension entre raison et passion ne cède guère. Ces métiers sont en souffrance, pour leur rationalité, comme pour leur théorie et leur institutionnalisation. Entre rôle, fonction et enjeux relationnels, ils s'y perdent parfois, et n'échappent pas aux pièges et aux contradictions.

Quelle position prend un psychanalyste face à ces métiers du « front » comme on les appelle parfois ? Ma pérenne conviction est qu'il peut travailler avec eux dans un lieu public. L'enjeu n'est pas de transformer les enseignants en thérapeute - cette querelle date -, des réponses ont déjà été apportées allant dans le sens d'un évitement; il est de leur permettre de se coltiner aux forces de mort inévitablement à l'oeuvre et de chercher inlassablement une position non défensive vis-à-vis de l'autre enfant ou adolescent.

Dialogue travaillé

Que dire aujourd'hui ? Même transfert négatif, même report de responsabilité ? Ma position : que chacun fasse son métier aussi bien qu'il le peut, sans rajouter de la destruction à la destruction. Cela revient à travailler la place de chacun, l'éthique d'un dialogue, et surtout la question du pouvoir. Cette collaboration est nécessaire, elle est cependant encore constamment battue en brèche par des luttes de territoires, des projections du mal sur l'autre, par des prises de pouvoir, des rejets.

Dans ces zones, je recours aujourd'hui au débat éthique, aux outils qui rendent un dialogue possible, pour que le conflit soit autorisé et que nous sachions le régler : reconnaissance à chacun du droit à ses convictions (théoriques), mais aussi exigence pour chacun d'accepter qu'il n'est pas tout seul et qu'il doit travailler avec d'autres, toujours en vue de permettre au plus faible de continuer à grandir, de prendre une place pour exister pour lui-même socialement.

Sur ce point, il faut bien avouer que je désespère. Tout le savoir accumulé sur l'exercice du pouvoir, sur l'organisation des institutions semblent s'être perdu, et nous sommes en proie à des luttes fratricides là où la collaboration serait effectivement requise. Nous avons certes construit en certains endroits un travail en réseau, une collaboration entre thérapeutes et pédagogues, une alliance de pensée dans le respect des positions et places différentes. On peut supposer que nous sommes à ce moment-là moins pathologiques, mais cette collaboration ne

débouche pas forcément sur une réussite.

Tenir une position psychanalytique dans le champ de l'éducation revient donc à prendre une posture qui évite autant le terrorisme théorique que le tout thérapeutique. Les psychanalystes ont certes en priorité à mener leur métier thérapeutique. Mais quelle collaboration instaurer, quel dialogue promouvoir, quelle confrontation inaugurer, quelle décision prendre ensemble ? Comment oeuvrer avec ceux qui ont d'autres convictions, ne pas chercher à être thérapeutique mais agir pour que surviennent des effets thérapeutiques ? Telles sont les questions à examiner au fil des ans. Hoffer espérait une collaboration, celle-ci est inlassablement à construire.

5. A long terme : le savoir

Nous en saurons plus quand nous aurons pu éprouver nos méthodes sur de longues années, quand nous aurons fait des études longitudinales, soutient Hoffer. Oui, très certainement. Il y en a bien peu, mais je suis très certainement mal renseignée.

Entame

Je connais les études, sur lesquelles s'appuie en particulier Cyrulnik, qui interrogent la vie avec le trauma, la vie malgré les traumas, qui réinterrogent la vision victimaire que nous pouvons avoir des enfants blessés. Il y a aujourd'hui une clinique du trauma, nous avons donc avancé. Comme le souligne Cyrulnik, c'est le regard social qui importe, les institutions et la manière dont elles considèrent ces enfants, qui est le principal facteur du soutien ou de destructivité.

Dans le monde actuel de l'éducation, la tendance est, à chaque génération, de croire que la relation duelle est réparatrice, même si elle se tient dans un contexte social comme une classe. Que la pitié et la compassion sont des moteurs de guérison. Il y a surestimation des pouvoirs thérapeutiques d'un professionnel qui aurait à lui seul la puissance de réparer. Il s'agit d'un premier élément.

Le second élément : nous assistons malgré notre savoir à une fragilisation de l'enfance et de ses conditions de grandir. Nous avons dénoncé les gestes traumatiques, dessiné les conditions optimales pour grandir, nous avons aussi forgé implicitement des normes qui rejettent alors les autres dans la prédiction d'un triste destin. Le report sur une faute parentale tisse autour de l'enfant une démission ; les adultes ne prennent plus conscience de l'importance pour un enfant de trouver des lieux structurants, des lieux qui continuent à porter un regard de confiance, leur permettant de faire avec leur vie. Nous assistons au contraire à une lutte pour dévaloriser l'autre professionnel, ou remettre continuellement en question son savoir-faire pour clamer un idéal dont l'absence serait cause des difficultés rencontrées. Les enseignants ne se savent pas être parmi les facteurs de résilience et s'en tiennent, pour certains, à un misérabilisme enfermant. Ce savoir longitudinal, comme l'appelait Hoffer, est effectivement nécessaire, qui fait place au temps, aux rencontres, et parfois dément les statistiques d'où l'on tire des prédictions.

Savoir partagé

Ce savoir - que nous projetons pour plus tard et avec lequel nous estimons être mieux à même pour agir -, me paraît leurrant dans ses effets espérés. Même si nous en savons plus, même si nous comprenons davantage, le bénéfice n'est pas automatique et même ce savoir-là peut créer de la souffrance. Comment se construisent les convictions des professionnels d'aujourd'hui, des enseignants par

exemple ? Elles sont peu liées à un savoir, et beaucoup aux aléas d'une relation à l'autre toujours en souffrance, en projection et en défense.

Si j'avais gardé quelque naïveté, j'entamerais ici encore un hymne à la collaboration entre les adultes pour restituer à ceux qui en ont la nécessité le savoir de leur action. Dans la rétention de notre savoir, dans la manière que nous avons de ne pas travailler avec ceux qui, quotidiennement, répondent à un enfant, nous favorisons ce que nous dénoncerons par ailleurs avec élégance et léger mépris. Nous savons que notre savoir ne nous sert pas forcément dans la conduite de notre vie. Nous ne pouvons pas espérer qu'ils servent pour d'autres. Néanmoins, si nous nommons l'acte, même une seule fois, il ne pourra être vécu comme si rien n'avait été dit. Yves de la Monneraye le souligne. La question : « Mais c'est quoi la mort ? » posée par un enfant vise un contenu mais aussi un « Dis-moi, comment toi tu te débrouilles avec la mort ? ». On ne peut répondre à ses questions sur la loi, l'interdit, la sexualité, l'apprendre, que si l'on est également traversé soi-même par elles. Avant nous aurions invoqué les réponses apportées par une religion, aujourd'hui il nous faut transmettre notre expérience subjective, nos repères individuels pour qu'un autre mène ce même travail et il importe que la plupart puisse l'inaugurer.

Nous avons compris qu'il s'agit à la fois de construire un savoir psychique selon des procédures cliniques ou expérimentales et de permettre à chacun de construire son savoir, sa pensée, sa subjectivité en relation avec d'autres subjectivités. Si notre savoir accumulé appauvrit les autres humains, nous devenons un danger pour l'humanité.

Dans la clinique psychanalytique, nous avons en effet appris une chose essentielle : le savoir appartient à celui qui s'y coltine et le psychanalyste a comme dette envers ses patients de le leur restituer. Aujourd'hui, le quidam subit une lente dépossession du savoir de son humanité par les spécialistes, cette dépossession allant jusqu'au fait de ne plus vouloir intervenir sans être guidé par quelqu'un qui en saurait davantage. Bien des professionnels se dévalorisent dans leur quotidienneté quant à leur potentialité à réagir comme être humain, face aux savoirs que capitaliserait le spécialiste.

A la fois nous avons réussi à augmenter le savoir, et nous en avons dépossédé ceux qui en avaient le plus besoin. C'est une vieille histoire, étudiée de multiples manières. Cette pathologie du savoir peut être revisitée avec, comme guides, certains principes éthiques. Comment restituons-nous notre savoir pour que d'autres construisent le leur et qu'ils quittent une dépendance sans entrer dans une suffisance ? Lorsque nous formons des professionnels, cette question-là ne peut être esquivée, et elle l'est malheureusement trop souvent. Je ne soutiens pas que les psychanalystes, davantage avertis, ne sont pas guettés par une spécialisation dépossédante, mais ils ont de quoi la combattre, ce que n'ont pas d'autres qui se situent dans une conception cumulative du savoir. Il y a là urgence pour que parents, enseignants ne soient pas spoliés dans leur fonction d'adultes.

6. Influence psychanalytique

La psychanalyse a-t-elle réussi à créer un type d'enfant ? Ces enfants de l'éducation psychanalytique, qui sont-ils ? Sont-ils mieux que les autres ? Hoffer se risque à les décrire, d'ailleurs bien sévèrement.

Les enfants « psychanalytique »

Ces enfants sont-ils uniquement le résultat d'une éducation psychanalytique ?

Cette relation de cause à effet me semble assez étrange. Très vite les psychanalystes ont décrit les effets inattendus de positions psychanalytiques qui semblaient justes. La Revue *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik* avait très tôt alerté que l'absence d'interdit n'allège pas le surmoi, que la gentillesse n'est pas garante d'une absence d'agressivité. Mais je n'avais jamais lu pareil portrait tracé d'enfants produits par la psychanalyse, comme s'y risque Hoffer.

Aujourd'hui, la tentation est pourtant grande de faire de même avec les positions de Dolto par exemple. Y a-t-il des enfants psychanalytiques à la Dolto ? Oui, affirmeront ceux qui veulent se moquer et surtout mettre en doute les bons conseils de la psychanalyste. Non, pour ceux qui, comme moi, croient que grandir échappe à une seule influence, que des actes à intention juste peuvent avoir des effets négatifs, et que les épreuves pour grandir n'épargnent personne.

Des textes ont en effet très rapidement été écrits pour dénoncer l'absence de frustration comme le meilleur moyen de grandir. La formule de Freud sur le Charybde et le Scylla ne cesse d'être reprise, comme le fait d'ailleurs Hoffer. Nous en sommes toujours là : à revisiter les interdits structurants, à dénoncer le « oui » comme signe majeur d'amour, à empêcher la maltraitance et aussi à essayer de ne pas fragiliser la confiance qu'il faut avoir en un autre pour pouvoir grandir.

Dans l'éducation, des certitudes se sont estompées, nous ne sommes plus dans l'assurance d'une manière juste de nous y prendre. Certains regrettent les conditions anciennes du grandir et de l'apprendre, la violence comme moyen d'éducation, les actuelles précautions prises et la toute-puissance souvent favorisée. La capacité de vivre avec les autres fut depuis le début du siècle l'objectif de beaucoup de psychanalystes, d'éducateurs et d'enseignants. Aujourd'hui nous avons, pour la plupart, horreur de la violence et sommes rattrapés par les passages à l'acte d'enfants ou d'adolescents. Il y aurait beaucoup à dire dans ce registre : comment la psychanalyse y réfléchit, comment elle a été entendue, et comment ce que l'on voulait éviter resurgit aujourd'hui. Il n'y a pas de culpabilité univoque, mais un ensemble de circonstances où notre responsabilité est engagée; pas de dénonciation unilatérale de l'école ou des parents, mais une évolution sur laquelle il importe de redonner prise à ceux qui y participent. Des psychanalystes du début du siècle l'avaient déjà clairement énoncé : les positions extrêmes produisent de semblables effets. La violence faite à l'enfant comme l'absence de relation d'autorité aboutissent à des symptômes identiques.

Certains avancent l'hypothèse que l'intériorité serait en train de se perdre pour une externalité du psychisme. Nous avons désormais entrevu les séquelles d'un psychisme malmené par une violence extérieure, nous avons tracé les risques d'une désappropriation de soi par l'idéalisation d'un seul, nous saisissons aujourd'hui l'errance de celui qui ne vit que sous le regard et la reconnaissance des autres. La psychanalyse a contribué à forger notre modernité psychique et ses fragilités. Quelle position prend-elle aujourd'hui au niveau des symptômes qui surgissent ? La responsabilité des psychanalystes n'est-elle pas que chacun mène ce travail d'intériorité, que ce soit à travers la littérature, les paroles émises, les lieux de confrontations, les rencontres de vie, les dialogues ? Je le souhaiterais, avec comme seule garantie, cette possibilité d'engager nos actes dans une parole partagée, en évitant les mises en jugement et les anathèmes.

Ma crainte actuelle : que les enfants d'aujourd'hui soient réactifs à tout travail sur eux-mêmes, aient construit des résistances et des défenses contre un

envahissant discours « psy » ; qu'ils soient en perte de pouvoir accepter la dépendance et le travail avec un autre pour construire leur intériorité. Cela m'inquiète : ils auront à trouver d'autres chemins, inventer d'autres manières de se construire en dialogue avec eux-mêmes et le monde en évitant ce qui les isole dans leur suffisance. Je m'inquiète aussi de la cécité dans laquelle je trouve les jeunes étudiants vis-à-vis d'eux-mêmes. La psychanalyse a eu bien peu d'influence.

Lorsque je travaille effectivement avec des personnes en formation ou avec des professionnels expérimentés, je m'aperçois que les ruptures épistémologiques réalisées par la psychanalyse sont continuellement à réinscrire, mais toujours opérantes. Freud le soulignait, la découverte de l'inconscient est condamnée à être recouverte puis redécouverte. La psychologie du moi, les représentations d'un humain essentiellement volontaire et potentiellement méchant de naissance sont récurrentes. Rencontrer ceux qui ont certainement reçu quelques cours sur Freud, sorte de vernis culturel scolarisé, signifie prendre et reprendre ses entames, ses hypothèses sur le symptôme, le transfert, la parole, la résistance, la sexualité, la sublimation, l'idéalisation, l'identification, la mort, la castration, le trauma, le désir, la soif de savoir, etc. Nous ne transmettons alors pas tant un savoir, mais une posture vis-à-vis d'un autre et de soi-même.

Dialogue éthique

L'histoire de l'application entre psychanalyse et éducation a été tentée par Hoffer, et par bien d'autres. J'en ai tiré quelques guides, et j'ai abouti à ceci : la position de la psychanalyse face à d'autres domaines relèverait pour une part de l'éthique.

La psychanalyse est-elle une éthique, ou s'y oppose-t-elle résolument ? Les psychanalystes s'affrontent à ce sujet, et Freud a toujours insisté pour qu'elle ne soit pas prise pour une morale. L'éthique est certes devenue une mode et même parfois un alibi pour bonne conscience. Cependant aujourd'hui, plus d'un chercheur s'y confronte quand il considère les conséquences de ses actes; la science à laquelle il se réfère ne suffisant pas, il éprouve la limite de sa rationalité lorsqu'il prend des décisions engageant le présent et le futur.

La psychanalyse a bel et bien développé une éthique de l'altérité et de la singularité; elle a engagé une réflexion constante sur la « bonne » distance avec un autre; elle a exigé que l'implication subjective ne soit pas tue mais élaborée; elle a requis un travail sur soi pour rencontrer professionnellement l'autre, renvoyé chacun à ses projections et nommé les effets d'un transfert et contre-transfert; elle a questionné la dépendance et le pouvoir, tracé le bénéfice des limites, désigné les effets de l'idéal, traqué la vérité et ses retombées. Par sa clinique, elle dégage nombre de professionnels d'une dichotomie entre théorie et pratique, dessine une théorie qui n'a pas à s'appliquer et un vivant qui toujours l'excède; elle développe une construction de connaissances à même l'action. La psychanalyse marque ainsi un courant épistémologique traversant plusieurs disciplines - sociologie, histoire, ethnologie, sciences de l'éducation -, qui se caractérise par sa préoccupation esthétique, sa manière de transmettre les connaissances, son souci du détail et son implication réfléchie. La psychanalyse a aujourd'hui des éléments à faire valoir pour une clinique de l'action. Lacan ne soutenait-il pas que la psychanalyse peut être une boussole efficace dans le champ de la direction de l'éthique ?

Il n'est donc peut-être pas tellement opportun qu'un psychanalyste apporte en premier lieu ses concepts, lise la réalité dans ses termes, interprète gestes et

paroles. Nous savons les dérives possibles d'une telle position : un risque de confusion de scènes, une surpsychologisation avec ses dérapages. Poser le problème en terme d'éthique, revient à considérer l'apport de la psychanalyse sous l'angle d'un questionnement, d'une ouverture pour ceux qui se confrontent à l'incertitude et ne le supportent pas toujours. On déconstruit pour laisser respirer; on nomme les vérités présentes en traçant les filiations au travers des siècles; on relativise en ne cessant pas de croire à une passion du savoir; et ainsi s'instaure une constante humilité dans l'usage du savoir accumulé.

Applications

Hoffer ose titrer son article par une référence à « l'éducation psychanalytique », et il structure son écrit à travers des sections qui toutes parlent d'« application », qu'elle soit thérapeutique, préventive et éducative. Je ne sais si aujourd'hui quelqu'un pourrait reprendre un tel titre. « L'éducation psychanalytique » ne se revendique plus dans cette généralité : est-ce une régression ou une progression ? Je parle pour moi-même surtout de posture, d'entame, de dialogue, de tension, d'altérité, mais ne qualifierais jamais l'éducation de psychanalytique. Où cette perte nous conduit-elle ? Avons-nous trahi les intentions et volontés de Freud ? Il nous faut à chaque instant nous poser cette question, avec inquiétude et incertitude.

Quant à l'application, certains la reprennent en persistant dans la formulation d'une « psychanalyse appliquée ». J'en avais fait la critique, et je maintiens sa pertinence. Je préfère à cette vision applicative de la psychanalyse une posture « interprétante » liée à une éthique. C'est certainement ma sensibilité à l'usage des théories dans l'agir, mon inquiétude devant notre propension à user des théories comme des techniques, qui me font réagir ainsi.

S'il me fallait conclure, voici ce qu'il me semble. Hoffer espère mais est à son époque déçu. Aujourd'hui il nous reste encore l'espérance, mais la désillusion fait partie de nos bénéfices.